
Karen Messing, *Les souffrances invisibles. Pour une science du travail à l'écoute des gens*

Montréal, Écosociété, 2016

Pascal Marichalar



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/7794>

DOI : [10.4000/travailemloi.7794](https://doi.org/10.4000/travailemloi.7794)

ISSN : 1775-416X

Éditeur

DARES - Ministère du Travail

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2017

Pagination : 119-121

ISSN : 0224-4365

Référence électronique

Pascal Marichalar, « Karen Messing, *Les souffrances invisibles. Pour une science du travail à l'écoute des gens* », *Travail et Emploi* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 11 juillet 2019, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/7794> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/travailemloi.7794>

© Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (Dares)

NOTES DE LECTURE

Les souffrances invisibles. Pour une science du travail à l'écoute des gens

Karen Messing

Montréal, Écosociété, 2016, 232 p.

*Lu par Pascal Marichalar**

Basée à l'Université du Québec à Montréal (Uqam) depuis les années 1970, la chercheuse Karen Messing est bien connue des spécialistes de la santé au travail. Elle livre ici un ouvrage stimulant, lecture incontournable pour tout-e-s les étudiant-e-s et professionnel-le-s qui se destinent à l'amélioration des conditions de travail de leurs semblables. À la fois autobiographie intellectuelle et plaidoyer méthodologique pour une science attentive à l'expérience des travailleuses et travailleurs, *Les souffrances invisibles* détonne dans le monde feutré des sciences du travail en France. L'ouvrage réunit la rigueur des innombrables résultats éprouvés par les collectifs scientifiques auxquels a participé K. Messing au fil des années, et l'empathie d'un récit à la première personne du singulier, qui permet au lecteur de mesurer la gageure des défis intellectuels relevés par la chercheuse dans un monde universitaire et politique où le machisme reste malheureusement une constante.

Née aux États-Unis en 1943, « fille d'un vice-président de multinationale et d'une artiste de gauche » (p. 167), K. Messing n'avait *a priori* pas de raisons de s'intéresser aux conditions de travail, et en particulier à celles des couches populaires. Après des études à l'université Harvard, elle réalise un doctorat de génétique moléculaire au sein de la tout aussi élitiste université McGill de Montréal. C'est cependant à l'Uqam, nouvelle université innovante dans ses rapports avec le monde du travail – notamment *via* un partenariat permanent avec des syndicats dans l'élaboration des thématiques de recherche – qu'elle trouve un poste. K. Messing évoque d'autres épisodes qui peuvent expliquer la direction prise par sa carrière : son travail étudiant en tant que serveuse, qui lui fait se rendre compte des compétences intellectuelles complexes nécessitées par un travail dévalorisé et sous-estimé, sa lecture (à sa parution en 1963) du classique féministe *La femme mystifiée* de Betty Friedan, « qui a fait naître en [elle] l'idée que les femmes pouvaient être chercheuses en sciences » (p. 169), mais aussi son quotidien de mère seule devant jongler entre ses enfants et ses études, aidée seulement à moitié par une crèche parentale montréalaise notoirement rigide.

* Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (Iris), CNRS.

K. Messing met en garde contre le « fossé empathique entre les classes sociales » (p. 175), et notamment contre l'idée fautive selon laquelle un-e bon-ne scientifique se doit d'apprendre à ne pas écouter les travailleuses et travailleurs afin de démontrer sa rigueur. Elle donne l'exemple de l'étalon-or du seuil de significativité statistique à 5 %¹, que l'on préférera souvent à l'écoute des personnes concernées par les risques, afin de déterminer si ces derniers sont ou non « acceptables » : « comme on a retenu ce seuil de 0,05, la santé des travailleurs n'est protégée que si la probabilité qu'une condition de travail particulière cause un problème de santé s'établit avec une certitude de 95 % » (p. 203). Une décision purement technique a ainsi d'immenses conséquences humaines. C'est ce même aveuglement volontaire aux expériences individuelles qui fait que, comme le montre sa collègue canadienne Katherine Lippel², la démarche pour faire indemniser sa maladie professionnelle peut être en soi un facteur de risque pour la santé des salarié-e-s, « à cause du stress qu'[elle] induit » (p. 212).

L'ouvrage de K. Messing revient en détail sur plusieurs des chantiers qu'elle a engagés avec son équipe : les risques de lésions chromosomiques liées à des conditions de travail radioactives ; les contraintes posturales du travail de nettoyage ; l'absurdité et le danger de la position « debout immobile » imposée à tant de vendeuses ; les effets du poids des assiettes et de la rémunération au pourboire sur les serveuses ou encore la douleur des travailleuses qui mettent du crabe en conserve à Terre-Neuve. De ce tableau qui peut sembler disparate, des constantes se dégagent : l'attention à des secteurs de la réalité sociale généralement invisibles et considérés comme sans importance par le savant et le politique ; les contraintes spécifiques que l'on fait supporter aux femmes, qui « n'ont pas toujours les moyens d'aller chercher de l'aide pour faire changer les choses » (p. 33). De manière réflexive, ce témoignage atteste également de la difficulté d'être une femme à la recherche de financements pour des projets portant sur des femmes, et la nécessité, pour ce faire, de convaincre des hommes qui considèrent généralement l'expérience vécue des femmes de ménage ou des vendeuses de grand magasin comme un non-sujet. À cela s'ajoute un contexte de moins en moins favorable, au niveau du Québec comme au niveau du Canada, aux « scientifiques qui souhaitent collaborer avec les travailleuses et les travailleurs pour mener des recherches en vue de protéger leur santé » (p. 181), du fait de l'arrivée au pouvoir du gouvernement conservateur de Stephen Harper, farouchement anti-syndicats.

La reconnaissance constante par K. Messing du caractère collectif de ses recherches tranche avec l'autosatisfaction béate de certains grands patrons de la recherche passés maîtres dans l'art de s'accaparer les réussites d'autrui³. Sa franchise inhabituelle, lorsque les interventions ergonomiques (censées transformer le réel) débouchent

1. Principe selon lequel une proposition établissant une corrélation entre un phénomène A et un phénomène B est scientifiquement démontrée si et seulement si il y a moins de 5 % de chances que cette corrélation soit due au hasard.

2. Lippel K. (1999), « Therapeutic and Anti-Therapeutic Consequences of Workers' Compensation », *International Journal of Law and Psychiatry*, vol.22 (5-6), pp. 521-546.

3. Paye S. (2015), « Temporaires, permanents, «vedettes» : la tripartition du salariat académique au Royaume-Uni », *Sociologie du travail*, vol. 57 (2), pp. 175-199.

sur des échecs, peut également conduire à un certain pessimisme, comme lorsque la chercheuse retrouve une femme de ménage de la gare de l'Est, deux ans après une recherche d'ergonomie qui avait donné un « essor formidable » à sa carrière : « elle m'a accueillie en secouant son seau bleu devant moi ; c'était toujours le même seau imposant et bleu, rempli du même matériel de rigueur. Il était toujours aussi lourd et elle devait toujours le transporter du matin au soir au fil de ses 23 kilomètres de déplacements » (p. 57). C'est pourtant un message plein de force, d'enthousiasme, de pugnacité et d'humanisme qui se dégage de la lecture de cet ouvrage, dont on ne peut qu'espérer qu'il suscite les vocations de nouvelles générations de chercheuses et de chercheurs alliant rigueur, empathie et féminisme.